L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 26 octobre 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	58	14
Midi.....	72	22
3 P. M.....	76	24
6 P. M.....	74	23

M. Taft nous arrive.

Comme il est dit dans nos dépêches, M. Taft dont le long voyage qu'il entreprenait il y a un mois environ, et qu'il poursuit avec tant de succès à travers ses Etats, vogue depuis deux jours sur le grand fleuve qui baigne plusieurs de ces Etats, et nous arrivera bientôt.

C'est par petites étapes que le Chef d'Etat franchit la distance qui sépare St-Louis de la Nouvelle Orléans. Cela lui permettra, en le fatiguant un peu peut-être, de prendre contact avec les populations des nombreuses villes qui s'échelonnent sur les deux rives du Mississipi, de leur décocher quelques sourires et d'échanger démocratiquement avec elles des poignées de mains.

Après une journée des mieux remplies, c'est à-dire après s'être promené dans la ville de Saint-Louis, y avoir assisté à un banquet et prononcé un discours, M. Taft a quitté la métropole missourienne à cinq heures de l'après-midi sur le bateau qui doit nous l'amener, le *Oleander*. Il est accompagné de deux membres de son Cabinet, de trente-trois gouverneurs d'Etats, de plusieurs diplomates représentant huit gouvernements de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud, de vingt Sénateurs, d'autant de Représentants Congressionnels, de nombreux officiers de divers Etats et de Délégués d'institutions commerciales venant prendre part à la Convention des Voies navigables qui siégera à la Nouvelle-Orléans sous peu de jours.

Le bateau présidentiel est précédé d'une flotille de torpilleurs de la seconde division de l'Atlantique chargée d'annoncer l'arrivée de M. Taft dans chacune des huit villes où s'arrêtera celui ci.

Toutes les précautions sont prises pour que la descente du fleuve et son inspection s'accomplissent dans les conditions les meilleures. Seize bâteaux du fleuve suivent l'*Oleander* et transportent, celui-ci, les membres du Cabinet du Président; celui-là, les Gouverneurs des divers Etats; un troisième, les Sénateurs et les Représentants du Congrès; un quatrième, un cinquième, tous les autres enfin, des gens du cortège presidentiel.

Et ne croyez pas que les voyageurs se laissent envahir par l'ennui, qu'ils se sont installés nonchalamment dans des chaises-longues sur les ponts des bateaux et boivent à pleines lèvres les folles brises du fleuve; non pas ! ils mènent une vie gaie qui, sans manquer de cette réserve, de cette dignité dont ne sauraient se départir des personnages de haute distinction, n'est cependant pas rendue fatigante par un cérémonial protocolaire.

Les voyageurs ont enlevé leurs corsets officiels, et veulent trouver dans cette promenade sur le fleuve une distraction et un repos. Il est des heures où le corps et l'esprit ont besoin d'une détente pour échapper à un surmenage qui toujours est nuisible à la santé. Pour être Président d'une nation, on n'en est pas moins homme; et si la nature a doué M. Taft d'un tempérament exceptionnellement résistant, endurant; elle ne l'a pas exempté néanmoins de ces faiblesses qui sont communes à tous les hommes, qui les forcent à mesurer leurs efforts à leurs forces.

A travers les journaux anglais

Voici quelques annonces notées en parcourant le "Morning Post" de Londres.

La première est un morceau de la vie cruelle, un étalage de misère. Il a fallu, pour la rédiger, un effort de concentration : c'est toute une existence compromise, décrite en style télégraphique. Pour en saisir la saveur, il faut se rappeler que les "écoles publiques" en Angleterre sont les institutions choisies, où se rencontrent les enfants des classes supérieures et que le nombre des fonctionnaires est très restreint.

"Un gentleman, études faites dans une école publique, ex-fonctionnaire au service du gouvernement, encore jeune, célibataire, une longue lignée d'ancêtres, mais la bourse assez plate, a fait un horrible gâchis de ses affaires. Pour 250 livres sterling (6 250 fr.), il donnera entièrement ses services en toute capacité ; sans cette somme, en une semaine, ruine, ruine ; pas d'usuriers. Adresse, vite 21, désespéré 03884,"

En voici d'autres moins lugubres qui donnent une étrange vérité à la jolie nouvelle de Mme Wharton dans la "Revue des Deux-Mondes" :

"Une gentlewoman demande la direction de la maison de campagne d'un gentleman, pourrait aider à recevoir pour des parties de chasse, etc., bonne ménagère, gaie, pleine de tact".

"Deux dames offrent pour six mois pension dans leur maison admirablement située dans une élégante ville du South Coast, tout confort, bonne cuisine pour l'avance de 1,250 fr. de suite. Références échangées."

"Un gentleman (jeune) cherche une avance privée de 60 liv. st. pour aller à l'étranger. Un poste promis à New-York : bon intérêt ; affaire personnelle. — R."

"Un gentleman (étranger dans Londres) désire rencontrer un jeune gentleman de bonne condition sociale et d'apparence très élégante pour aller au théâtre, au restaurant, à des expositions ; les meilleures références offertes et demandées : arrangement financier satisfaisant avec la personne qui conviendra. Adresser tous les détails, âge, taille et photographie...."

"Une dame dans une bonne position sociale, titrée, arrange des introductions, des dîners, des parties de bridge, de courses, donne des avis sur tous les sujets intéressant la vie de société .... Adresse en toute discrétion, "Della, 73" Knightsbridge."

Cette annonce peut répondre à la réalité : ne prétend on pas, en effet, qu'il se trouve en Angleterre des dames portant des noms connus qui facilitent aux riches étrangères, aux Américaines notamment et aux Australiennes, Sud Africaines, Canadiennes, l'accès des salons du monde. Rien d'étonnant à ce qu'elles se chargent aussi du rôle d'oracles en matière de civilité puérile et honnête.

"Demandé une dame comme "Companion house Keeper," 45 à 50 ans, maison confortable mais tranquille. 500 fr. par an, doit supporter la marche et aimer les chiens."

Pour finir, ici une histoire vraie, qui a eu pour théâtre non pas Londres, mais une grande ville du nord de la France et le bureau d'un grand quotidien.

Une dame tout de noir vêtue s'approche du guichet derrière lequel siège l'employé de l'administration chargé de recevoir les annonces ; elle lui tend, d'un geste timide, une feuille de papier et lui demande, à voix basse, ce que coûtera l'insertion. L'employé commence par compter machinalement, professionellement, le nombre des lettres ; il lit cependant, et une idée traverse rapidement son esprit. L'offre lui irait, il est célibataire — il relève la tête et regarde.... L'annonce n'a jamais paru, telle que la veuve l'avait rédigée. Quelques semaines plus tard, le journal informa ses lecteurs du mariage d'un de ses employés avec Mme X.....

Une croisade contre les rats

Le Bureau de Santé d'Etat dans sa dernière séance, a décidé d'inaugurer une nouvelle et active croisade d'extermination contre les rats, qui abondent à la Nouvelle Orléans. Ces rongeurs se rendent non seulement nuisibles par les dégâts considérables qu'ils commettent, mais sont considérés comme une véritable source de danger depuis qu'il a été scientifiquement prouvé qu'ils étaient les principaux agents de propagation de la peste bubonique.

Comme la présence de cette redoutable maladie a été constatée en Californie et dans diverses parties de l'Amérique du Sud, le Bureau de Santé estime qu'il est temps de se mettre sérieusement à l'œuvre pour débarrasser la ville de ces rongeurs. Des crédits seront demandés dans ce but à la Législature et la campagne sera entreprise sitôt que les fonds nécessaires auront été votés.

Le Dr Dillon, président du bureau de santé, a déclaré, hier, qu'il avait échangé une longue correspondance à ce sujet avec les autorités sanitaires de San Francisco, qui grâce à des mesures énergiques sont parvenues à débarrasser presque complètement cette ville des rats qui à une époque l'infestaient.

Diverses méthodes ont été poursuivies pour atteindre ce but, mais la seule qui ait réellement donné des résultats pratiques a été l'offre d'une prime pour la dépouille de chaque rongeur. Ce système naturellement est assez coûteux et il ne pourra être appliqué à la Nouvelle-Orléans que si la Législature consent à voter les crédits nécessaires.

Conseil Municipal.

La séance régulière des membres du Conseil Municipal a été tenue hier soir sous la présidence de M. McRacken.

Sur la recommandation du maire Behrman, il a été décidé de nommer un assistant qui devra aider Mlle Jean Gordon à inspecter les fabriques.

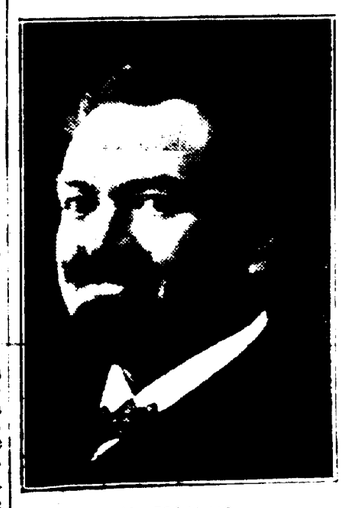
Plusieurs ordonnances favorablement accueillies par les divers comités ont été finalement adoptées.

Brillante ouverture de la saison théâtrale à l'Opéra.

Debut de plusieurs des premiers sujets de la troupe de M. Layolle.

PREMIERS SUCCES.

Au sortir d'une représentation comme celle à laquelle nous venons d'assister, il est difficile de suffisamment maîtriser sa pensée pour donner à ses impressions la formule exacte. Rarement, si jamais, avons-nous vu au théâtre de l'Opéra tant de splendeur ; en deçà de la rampe une corbeille présentant un spectacle vraiment enchanteur : une myriade de femmes idéalement belles, rivalisant toutes de jeunesse, de distinction, d'élégance ; au delà, des artistes interprétant avec un rare bonheur une des œuvres les plus goûtées du grand répertoire, *La Juive*. On conçoit donc que, subissant encore le charme d'un tel spectacle, il soit malaisé de s'y soustraire pour laisser courir sa plume.



M. ESCALAIS.

Oui, à la très grande confusion des faux prophètes qui ne croyaient guère à la possibilité du relèvement de notre scène lyrique, l'Opéra a rallumé ses quinquets et ne les éteindra qu'à la clôture de la saison, gardons-en l'assurance.

Loin de nous la pensée de formuler dès maintenant la moindre opinion sur le talent des artistes que nous venons d'entendre ; deux raisons nous en détourneraient ; la crainte de ne pas leur rendre plein-ment justice ou de verser dans une exagération qui leur serait peut être nuisible plus tard, et qui nous diminuerait à nos propres yeux. Pour que ses appréciations soient marquées au coin d'une impartialité parfaite, le chroniqueur doit se toujours tenir en garde contre les surprises de ses enthousiasmes.

Mais nous tenons à constater sans plus tarder l'éclatant succès de la représentation et à féliciter collectivement tous ceux qui y ont contribué. Le public a écouté l'opéra d'Halévy avec l'attention qu'il aurait consacrée à une œuvre nouvelle ; il a prodigué à ses interprètes ses bravos, ses rappels sans les leur marchander.

La bienveillance de ce public, nous l'avons souvent écrit, se traduit dès l'abord par un fait qui le caractérise. Chaque débutant est salué par une salve d'applaudissements ; c'est comme un échange de cartes de visite. On commence par faire crédit de talent au sujet qui se présente pour la première fois ; à lui, tout à l'heure, de prouver qu'il est solvable, qu'il paie sur demande. La chose est passée dans nos mœurs, et, croyez-le, elle atténue singulièrement l'émotion que subissent les plus braves, quand il s'agit de doubler le cap des débuts : un vrai cap des tempêtes dans la province française. Ici on lui restitue son vrai nom : Cap de Bonne Espérance.

Tel a encore été le cas ce soir, et gageons que ce bon mouvement a contribué pour une large part à l'heureuse interprétation de la belle œuvre d'Halevy.

En parlant d'ensemble, la soirée qui vient de s'achever, a laissé une impression des plus favorables : les artistes ont dû quitter le théâtre avec les meilleurs souvenirs et de très doux espoirs.

La *Juive* est un des opéras les mieux connus, les plus goûtés de notre parterre. Si on y relève de ci de là quelques banalités, que de pages délicieuses, savoureuses en revanche y abondent ! et c'est bien parce qu'il portait l'empreinte du génie qu'il est resté au répertoire, et que si changeants que soient les goûts des générations qui se succèdent, jamais il ne disparaîtra complètement de l'affiche.

C'est Scribe qui est l'auteur du libretto ; et on sait qu'aimant les émotions fortes, sa préoccupation première était de créer des situations d'une intensité dramatique qui empoignât le public.

Mme DEMEDY.

M. Escalais sous les traits d'Eléazar a été très applaudi. Il possède une voix superbe qui se joue aisément des difficultés dont le rôle abonde. Le duo du 1er acte, la Pâque, l'Anathème, ont été chantés avec un rare bonheur.

M. Escalais nous est venu précédé d'une réputation mondiale ; et ceux qui l'ont entendu ce soir pour la première fois reconnaissent que cette réputation n'était pas surfaite.

Dans le rôle de Rachel, Mme Demedy a plus que répondu à l'attente générale. Pour faire admirer les beautés nombreuses du rôle, elle a l'organe qu'a dû rêver le grand compositeur : un soprano dramatique superbement timbré, d'une très grande étendue et dont les notes élevées sont parfaitement posées. Elle a chanté avec art le grand duo du 1er acte et le grand air : "Et cependant il va venir."

M. HUBERTY.

M. Huberty a fait un excellent Cardinal, et le public ne lui a pas marchandé ses applaudissements. Il a dit d'une magistrale façon le grand air du 1er Acte : "Si la rigueur etc". C'est un artiste de grande valeur, assurement, dont le talent sera apprécié.

Le rôle du prince Léopold est le plus ingrat de l'ouvrage, et pour le bien chanter il faut une voix de ténor d'une étendue extrême. C'est M. Nuibo qui l'a interprété. Il nous a donné un avant-goût de sa voix charmante et de son art.

Mlle Calozzi a tenu très avantageusement le rôle de la Princesse Eudoxie, ce qui nous a permis d'admirer sa voix d'une très grande fraîcheur et d'une non moins grande souplesse.

L'Orchestre, sous l'habile direction de M. Tartanac a fait preuve d'un irréprochable ensemble. Il est évidemment composé d'instrumentistes excellents.

Le Ballet, lui aussi, a ajouté à l'éclat de la représentation : Mlle Fabris, une étoile en son genre, s'est fait chaleureusement applaudir ainsi que ses ballerines.

Nous ne voulons pas terminer ces lignes jetées un peu hâtivement sur le papier, sans adresser à M. Layolle toutes nos félicitations, tous nos remerciements aussi, car le succès qu'ont obtenu ses artistes ce soir nous est un garant que la saison sera brillante.

La Nouvelle Orléans rentre en possession d'une institution qui faisait jusqu'à il y a quelques années encore, sa fierté et sa gloire.

Dans la salle nous avons remarqué :

MM. et Mmes A. J. Cassard, M. Jno. A. Morris, Mme D. A. Milliken, MM. Henry Beer, Walter D. Denegre, Walter R. Stauffer, Morgan Whitney, H. Larousini, W. G. Vincent, Frederic Wogan, C. M. Soria, H. T. Howard, Louis P. Rice, Geo. P. Agar, J. B. Levert, Jos. H. Degrange, R. M. O'Brien, A. Couspiere, E. H. Farrar, J. L. Lyons, R. H. Downman, J. E. Burguires, Mme Walter Libby, J. J. Gannon, Pierre Crabites, Wm Warren, F. T. Howard, P. F. Pescud, Emile Godchaux, Gus. Mayer, W. Danziger, Jules Godchaux, Theo. Grunewald, A. J. Solari, John Diebert, H. de L. Vincent, E. H. Bright, C. E. Allgeyer, J. B. Hobson, Bertrand Beer, Léon Fellman, Geo. W. Nott, J. D. Lacey, C. H. Hyams Sr, C. H. Hyams Jr, W. P. Burke, L. H. Fairchild, Marx Isaacs, Jos Vheatle, P. Gallagher, E. V. Benjamin, Jno O'Kelly, E. T. Barry, Mlle I. D. Hewes, L. Fabacher, Peter Fabacher, Albert Rocquet M. D. E. T. Merrick, G. R. Westfeld, Norvin Harris, O. Villeré, Abe Blume, Alex Hyman, Mme C. B. Fisher, Evelyn H. Byrd, E. Bonerman, Mme Wm McGrath, I. T. Rhea Jr, A. R. Blakely, J. Sully, A. M. Massich, D. H. Holmes, Monteleone, Chas F. Buck, Dr J. T. Halsey, F. B. Williams, Chrs Titcomb, Mme H. J. Lutcher, Philip Werlein, Mme Werlein, A. Baldwin, L. Grunewald Co., Hunter C. Leake, Thos Sully, Mlle Manson, H. L. Lazarus, Arsene Perrilliat, J. E. Merithes, L. Jansen A. Breton, Geo. W. Nott, J. Jaenicke, Simon Pfeifer, Harry Strong, Wm M. Smith, L. A. Wogan, Wm. M. Bailey, S. J. Shwartz, J. Newman, Drs. De Rosides & King, A. P. J. Segasse, Jac Meyer, Morgan Whitney, W. D. Welborn, Chas. Dittman et Max Schwabacher, P. L. Godchaux, B. A. Oxnard, H. S. Ramos, O. Suarez, Emile Leyer, H. Nelgass, B. Cohn Co, A. M. et J. Solari, Sim Weiss, R. B. Essrigge, Hart Newman, Mme J. Aron, F. Jaubert, C. M. Pitard, Sol. Wexler, O. J. Mayer, Harris Hyman, J. K. Newman, Simon Abraham, J. Galatoire, E. C. Schwabel, Mme Fowler, B. Rosenberg, Kreeger, W. R. Irby, Mlle Edna Flotte, F. Lamothe, Mme O. S. Commack, Mlle R. D. Solari, Henry Kahn, Henry Kahn et St Clair Adams, Jos Kahn et St. Clair Adams, F. J. Dreyfous et Dr E. S. Musso, F. J. Dreyfous et Dr E. S. Musso, F. Alciatore, E. Lacoste, J. Ed Crusel, Geo. S. Kauster, C. M. Smith, James D'Aquin, Louis Burthe, Emilien Perrin, W. J. Ferguson, J. H. Gomila, C. G. Coyle, Jno W. Philips, A. S. Leciere, E. L. Fernandez, S. Lanata, F. Laudumiey, C. Marinoni, Henry McCall, Jos. Dinkespiell, T. H. Lyons, L. E. Jung, Dr. Chas. Chassaignac, J. A. Maillies, P. A. Bacas, W. A. Wysing, E. L. Chappuis, S. E. Worms, F. W. Cosby, Raoul Vallon, Chas. Musted, M. Waldhorn, Harry Dennery, Chas. Dennery, Gus K. Worms, Jules Dreyfous A. J. Stallings, C. A. Hartwell, E. A. Carrère, U. Koen, F. S. Weiss, Jos A. Hincks, H. B. Stevens, Coleman E. Adler, M. Pokorny, L. Krower, O. L. Levy, J. A. Blaffer, Ed. Sarpy, W. C. Dufour, C. Lazard, Mayer Israel, A. Shwartz, F. Virgin, J. L. Onorato, A. D. Tujague, Jules Alciatore, S. J. De Lisle, D. H. Hoffman.

Visites et Cartes.

Nous avons reçu les agréables visites de Mlle Louise Roland et de M. Georges Chalaï, et les cartes de M. C. Bertin et de Mme Adrienne Méa.

TULANE.

Le succès de "The Music Master", avec M. David Warfield dans le rôle principal, s'accentue au Tulane.

L'enthousiasme a encore été plus grand hier soir que la veille.

Matinée aujourd'hui.

CRESCENT.

Al G. Field et ses minstrels ont paru deux fois hier au Crescent devant des salles combles et ont été longuement applaudis.

Matinée jeudi et samedi.

ORPHEUM.

Le programme de cette semaine est certainement à la hauteur de la réputation que s'est acquise l'Orpheum depuis l'ouverture de la saison. Aussi n'est-il nullement surprenant que la salle soit foulée aux deux représentations de chaque jour.

BLESSURE.

Joseph Walker, un ouvrier, est arrivé à la Nouvelle-Orléans hier matin pour se faire soigner à l'hôpital. Il souffre d'une blessure à la jambe reçue dans une querelle avec un nommé Chas. Jones à Slidell.

VOL.

Ces jours derniers des voleurs sont entrés dans le magasin de Vincent Randazzo, rue Dumaine, 515, et en ont emporté un sac contenant $26.

Deux Italiens qui ont été vus rôdant dans les environs du marché Français sont accusés du vol.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 18 Commencé le 9 Octobre 1909

L'HÉROINE

Grand Roman Inédit de

Cape et d'Epée

PAR

MICHEL ZEVACO

X

BATAILLE

(*Suite.*)

—Non, dit paisiblement le comte. Si j'ai besoin de lumière, j'allumerai ce flambeau.

—Vous ne voyez plus la lettre. Mais vous l'ouvrirez, dit Verdure qui se retira.

Aucun signe d'impatience n'échappa au comte. Il continua à se parler :

—Voici maintenant la question : cette lettre que j'ai volée contient-elle un secret qui vaille la vie d'un homme ? — Est-il bien certain que Richelieu en échange, me rendrait Trencavel? — Pour le savoir, il faut que je lise une lettre qui n'est pas à moi, c'est-à-dire que je vole la pensée d'un autre. Pour la lire il faut que je l'ouvre, c'est-à-dire que je la force comme un truand forcerait une serrure, avec cette différence que le truand risque sa vie et que je ne risque rien — rien que mon propre mépris....

Tel était le début qui s'agitait. Bataille plus angoissante que la bagarre dans la rue, à coups d'épée. Débat terrible — pour un esprit tel que celui de Maulnys. C'est cela qu'il nous fallait noter : une simple parenthèse dans ce récit. Nous allons fermer la parenthèse.

Il était environ dix heures du soir. Maulnys était immobile au milieu de sa chambre. La nuit était noire. Tout à coup, il se leva du fauteuil où il était assis, et alluma le flambeau. Puis il écouta. Puis il se dirigea vers la chambre qu'occupait Verdure et le vit qui ronflait, nez pourpre, la figure empreinte de béatitude, devant une bouteille vide et des feuilles de parchemin sur lesquelles le valet avait tracé des signes bizarres. Maulnys l'examina un instant et se murmura :

—Au bout du compte, est-ce que le bonheur ne consisterait pas à penser le moins possible, et homme, revenir près de la bête le plus possible?

Sans hâte, il retourna au bahut et saisit la lettre.

Il allait l'ouvrir !

Il allait faire sauter le cachet !

A ce moment, un bruit de pas rapides. La porte s'ouvrit. Montariol parut, les yeux fulgurants de joie :

—Trencavel n'a pas été tué! dit le prévôt en tombant sur un siège.

—Ah ! ah ! fit tranquillement le comte—et il remit la lettre intacte dans le tiroir.

—Il n'est même pas arrêté, fit le prévôt en soufflant fortement.

—Je m'en doutais, dit Maulnys —et il referma le bahut.

XII

L'HÔTEL DE GUISE

Trencavel savait-il que l'hôtel de Guise était inhabité ? Ou plutôt vivait-il une de ces minutes exorbitées où l'esprit ignore calcul, prudence et fonce droit devant lui ?....

—Voyons à sortir d'ici, murmurait Trencavel, demeuré seul. Qu'est devenu le comte ? Et mon brave prévôt ? Ah ! monseigneur, j'ai plus d'un contre de quarte à votre service, et, s'il est arrivé malheur à mes bons amis, malheur à vous-même ! Voyons, ajouta-t-il, rendu soucieux par ces idées, allons-nous-en d'ici...

Trencavel traversa les trois ou quatre pièces qu'il avait parcourues en sens inverse en entrant dans l'hôtel désert, et, arrivé à celle qui donnait sur les jardins, constata que la porte avait été fermée du dehors. Elle était solide, la guillarde. C'était une de ces portes toutes bardées de fer comme des chevaliers de bataille. C'était une de ces serrures monstres comme on en mettait alors que chaque hôtel pouvait se transformer en forteresse assiégée.

Sans perdre de temps, Trencavel parcourut le rez-de-chaussée de l'hôtel.

Il n'y avait aucune issue possible. Machinalement, il revint à la mystérieuse porte :

—Qui diable a fermé cette porte ? murmura-t-il.

Au fait, qui avait fermé cette porte ? Vers le moment où Trencavel, pénétrait dans l'hôtel de Guise, trois hommes s'introduisaient dans les jardins par la porte de la rue des Quatre-Fils. L'un d'eux tenait à la main un trousseau de clefs. Il portait la livrée de Guise et marchait respectueusement à six pas derrière les deux premiers, qui étaient des gentilshommes. Ces deux personnages arrivèrent, tout en causant à mi-voix, devant la porte laissée grande ouverte par Trencavel, et alors l'un d'eux se tournant vers le porte-clefs :

—Bourgogne, vous avez bien visité l'intérieur de l'hôtel ?

De fond en comble, oui, monsieur le comte. Je n'ai plus qu'à fermer cette porte, et nous serons sûrs que nul ne viendra ce soir déranger les nobles seigneurs auxquels mon illustre maître donne l'hospitalité.

Tout en arrondissant cette belle période que nous ne reproduisons pas sans quelque respect, Bourgogne, magnifique valet qui semblait porter des reliques, fermait la porte.

—Voici la clef, ajouta-t-il, et voici celle des jardins. Il ne me reste plus qu'à espérer que monsieur le duc et monsieur le comte daigneront approuver les diverses dispositions que j'ai prises. Les fauteuils sont en bon ordre dans la salle d'honneur. J'ai préparé dans la pièce voisine une table suffisante pour le cas où les hôtes de monseigneur mon maître éprouveraient quelque appétit. Je regrette seulement d'avoir à songer que ces seigneurs seront obligés de se servir de leurs propres mains, puisque tous les serviteurs ont été congédiés et qu'à moi-même il est interdit d'entrer dans l'hôtel jusqu'à demain.

Sur ces mots prononcés non sans une pointe de mélancolique dépit, Bourgogne s'inclina avec une majestueuse lenteur et se retira. Les deux gentilshommes firent une ronde dans le jardin pour s'assurer que toute surprise serait impossible et à leur tour, sortirent par la rue des Quatre-Fils.

De ces deux seigneurs, l'un paraissait trente-deux ans, avait une figure inquiète, tourmentée de secrètes ambitions, et portait une barbe fine à la façon d'Henri IV, auquel il ressemblait beaucoup plus que Louis XIII et Gaston d'Anjou. C'était l'un des deux fils du Vert-Galant et de Gabrielle d'Estrées. Il était chevalier des ordres, gouverneur de Bretagne, et s'appelait César de Bourbon, duc de Vendôme.

L'autre, âgé alors d'un peu plus de vingt-six ans, très beau de visage, très élégant de costume et d'attitudes, portait dans le regard voilé de longs cils noirs l'ombre de quelque grande douleur d'amour.

Il s'appelait Henry de Talleyrand, comte de Chalais.

—Eh bien, conclut Trencavel, nous sommes prisonniers. Nous n'avons plus qu'à attendre qu'on nous ouvre cette porte : maintenant, au cas où on ne viendrait que dans quinze jours, si d'ici-là nous ne trouvons pas le moyen de défoncer les portes ou d'arracher les barreaux des fenêtres, nous mourrons de faim, c'est bien simple.

Trencavel, cependant, se promenait de long en large, cherchant un moyen de sortir de la souricière, sans être vu. Car la question, pour lui, n'était pas tant de descendre d'une fenêtre quelconque des étages supérieurs exemptes de barreaux, que de ne pas tomber dans les bras des estafiers qui le poursuivaient :

—Il est certain, se disait-il, que les gardes sont entrés dans le jardin, et qu'ils m'ont vu pénétrer ici ; ce sont eux qui ont fermé la porte, et, maintenant, l'hôtel est cerné. Il faut attendre la nuit.

Cette résolution prise, il s'allongea sur un banc et ferma les yeux.

Lorsque la nuit fut venue, Trencavel s'aperçut avec surprise que la salle demeurait éclairée—très faiblement il est vrai.

Il constata que cette vague lueur tombait d'une veilleuse suspendue au plafond.—Ceci, raisonna-t-il, a été allumé dans la journée, avant mon entrée en ce noble séjour. C'est donc en prévision d'une visite qui sera faite ici cette nuit. Et comme j'ignore qui sera ce visiteur nocturne, il faut décamper.

Trencavel alluma un flambeau à la veilleuse et monta au premier étage, et voyant toutes les portes ouvertes, pénétra dans